

Shibam

Jean-François Breton, Christian Darles

Formidable cité accrochée aux rives du Wādī Ḥadramaut, ancien relai caravanier sur la route de l'encens, citadelle dressée à la frontière de deux sultanats rivaux, Shibām s'impose comme le symbole de l'histoire du Yémen du sud. La cité déploie la plus audacieuse architecture de brique crue de toute la péninsule arabe. Le nombre et la hauteur de ses bâtisses l'ont fait surnommer, peut-être un peu facilement par les voyageurs, la « Manhattan des sables »¹.

Une oasis irriguée

La ville s'accroche à un éperon naturel, surélevé par l'accumulation d'établissements successifs et planté au milieu du Wādī Ḥadramaut. Immédiatement au Sud se dresse un plateau tabulaire, culminant vers 1000 m. d'altitude, d'où se détachent parfois d'énormes rochers qui dévalent jusqu'aux premières maisons. Sur ce talus abrupt, plongeant sous le niveau actuel des alluvions du fleuve, s'est construit le faubourg d'El Sahil.

Au nord-ouest et au nord-est de Shibām, les zones irriguées forment un vaste quadrillage de petits champs modelés en creux. Le Wādī Ḥadramaut lui-même borde les limites méridionales de cet éventail. C'est à l'ouest du village de Khashāmīr que se situe la prise d'eau du canal d'irrigation. Une longue digue maçonnée, haute de plusieurs mètres y dévie les flots en cas de crue.

Au nord de la ville, on remarque d'impressionnants répartiteurs en brique crue qu'accompagne tout un système de vannes. Parce que chaque crue déverse d'importantes quantités d'alluvions au fond des canaux, les paysans doivent les récupérer pour les maintenir à un niveau égal. La terre qu'ils rejettent finit par édifier autour des champs de très hautes levées². A deux-cents ou trois-cents mètres plus au nord et à l'est, les palmiers font place à des champs de céréales dont la superficie prédomine largement dans la zone irriguée. Plus au nord encore, les eaux se perdent dans les sables et les levées de terre n'enserrent plus que des champs abandonnés. De grands tra-

voux entrepris en février 1978 devraient remettre en état quelques amenées d'eau.

Une double fortification

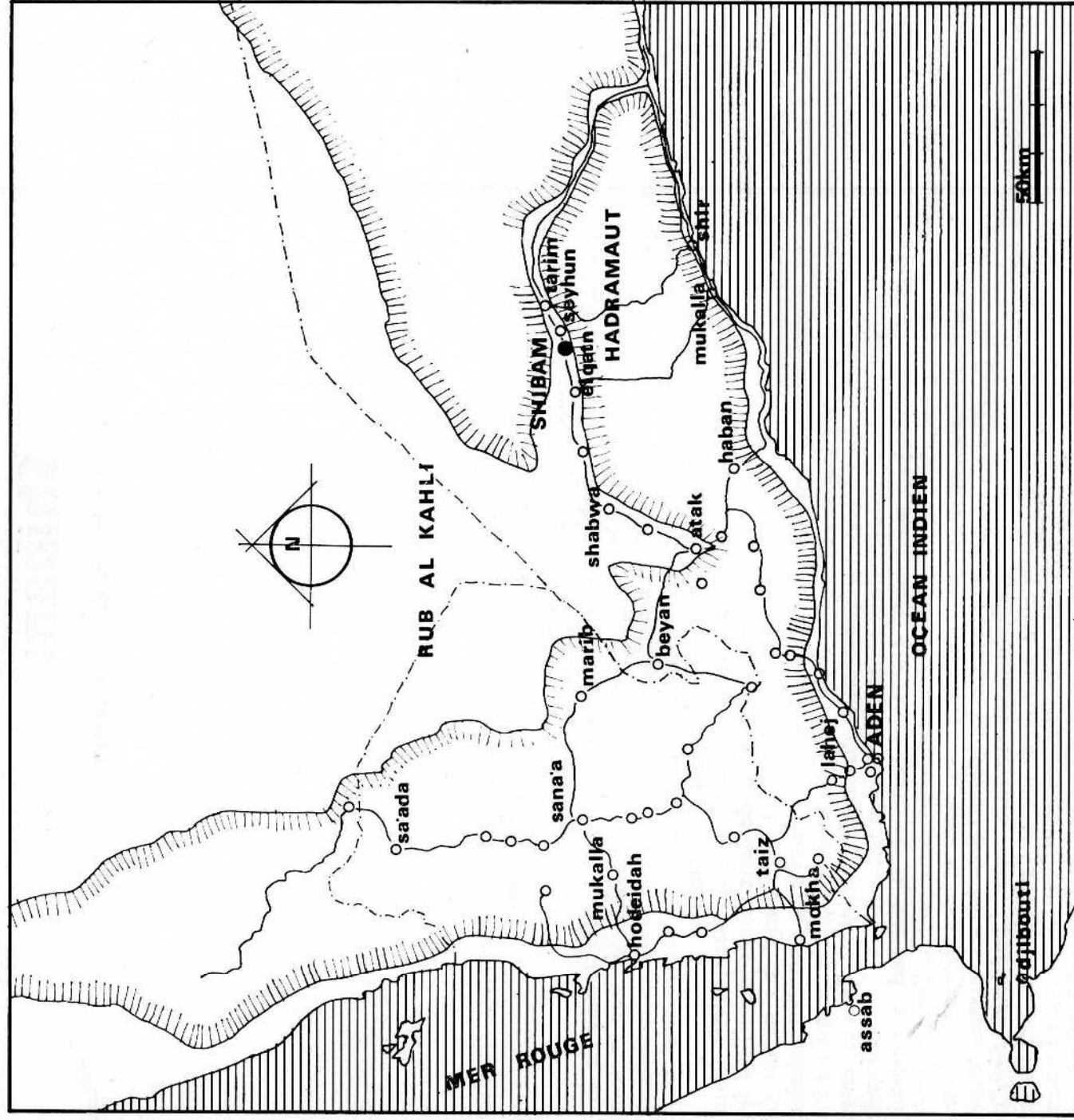
Shibām s'élève sur un vaste trapèze fortifié de 250 m. de large (nord-sud) sur 380 m. de long environ. Le rempart qui délimite une courtoine en remblai de largeur variable, ne disparaît qu'aux endroits où il est incorporé au dos des maisons.

Aux angles nord-est et nord-ouest, deux tours rectangulaires hautes de deux étages surveillent les abords de la cité. Une tour d'angle au sud-est de la ville a été rasée pour servir de cour de récréation à une école³. Les ouvertures dans le rempart sont soigneusement dissimulées: chicanes étroites entre deux maisons et passage couvert coulé sur la façade nord. Une seule porte sur la côté sud, son portail central se subdivise en deux portes, l'une réservée aux chameaux, aux ânes et aux hommes, l'autre aux femmes. La ville est donc hermétiquement close. Exclusivement tournée vers l'intérieur, Shibām n'offre au visiteur que la verticalité des façades arrières de ses maisons contigües. Les bâtisses forment ainsi une seconde muraille, haute de 20 à 25 mètres. La ville oppose le socle aveuglé de ses maisons-forteresses (*Huṣṣā*) à toute incursion nomade.

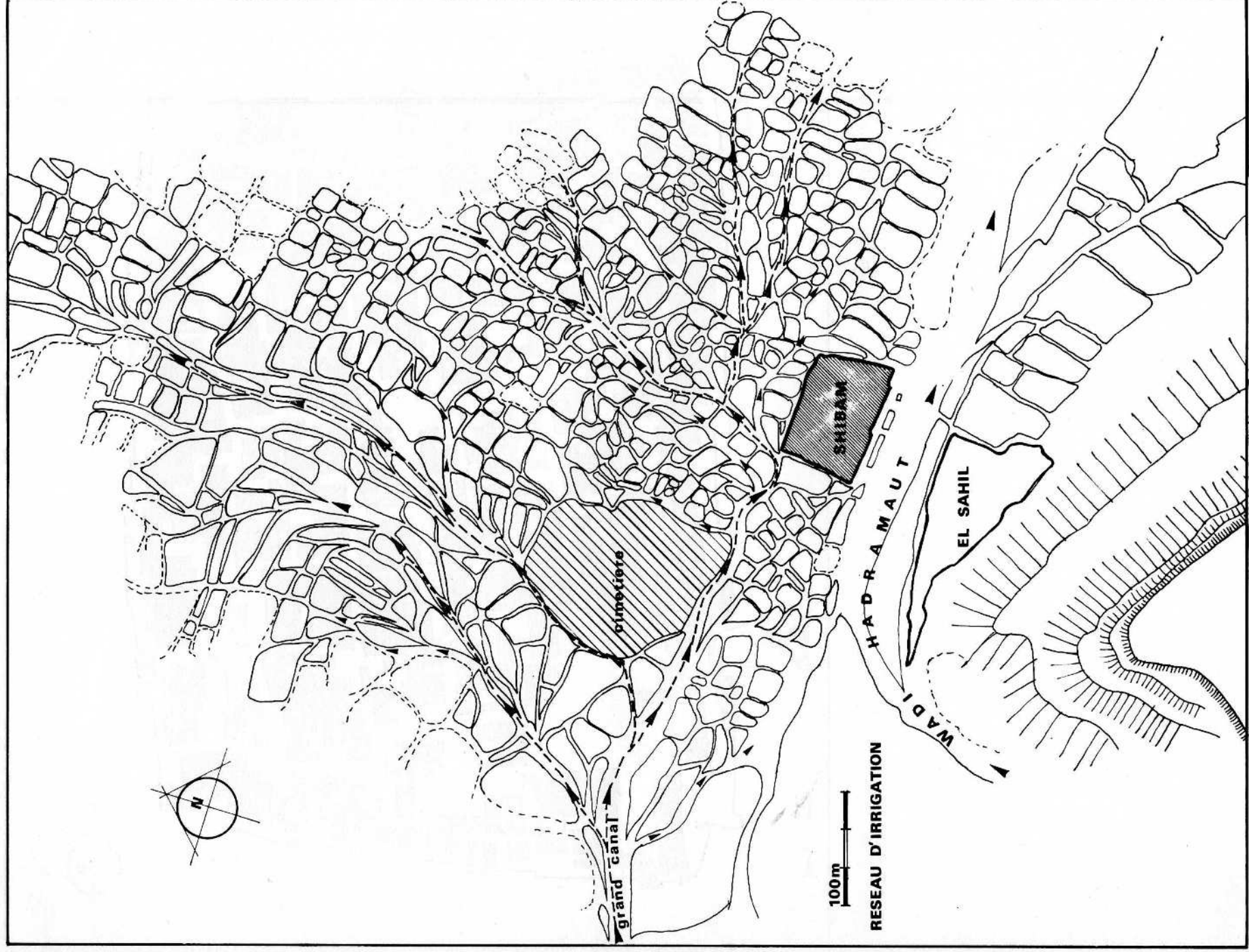
Un parcellaire régulier

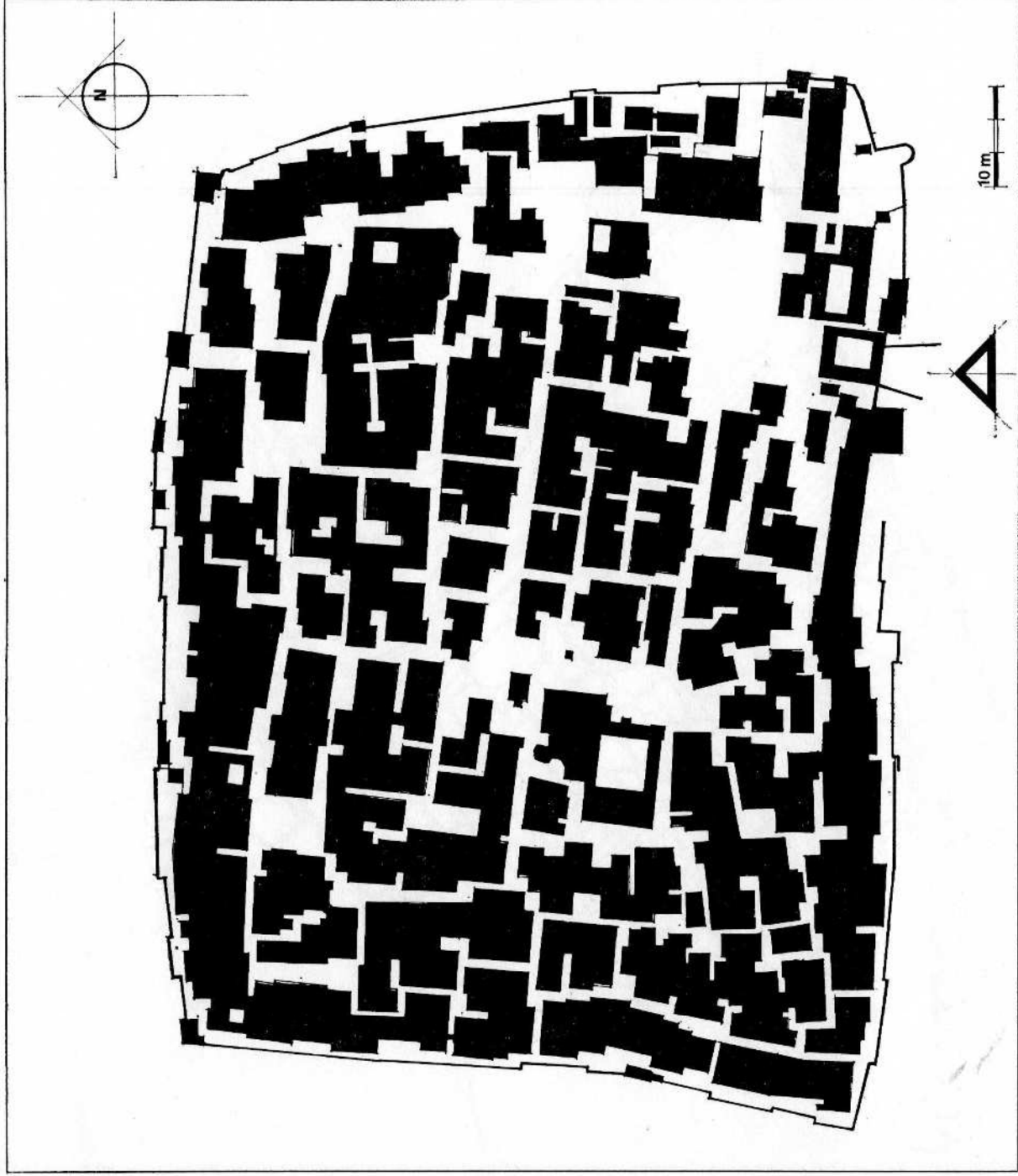
Shibām est le seul exemple d'un urbanisme ordonné, la seule ville du Ḥadramaut qui n'intègre aucun jardin⁴, la seule qui ne résulte pas de la simple juxtaposition de blocs d'habitat. Son parcellaire géométrique aux longues rues perpendiculaires définit son originalité profonde. La ville n'est pas conçue comme une masse unique découpée verticalement au gré des divisions parcellaires, mais comme un ensemble harmonieux de bâtiments indépendants les uns des autres, ne possédant pas de murs mitoyens.

C'est une trame régulière où l'on pourrait, par excès de rigueur peut-être, deviner le recours à une unité de mesure. L'intersection de ces axes détermine les points importants de la ville: places, mo-

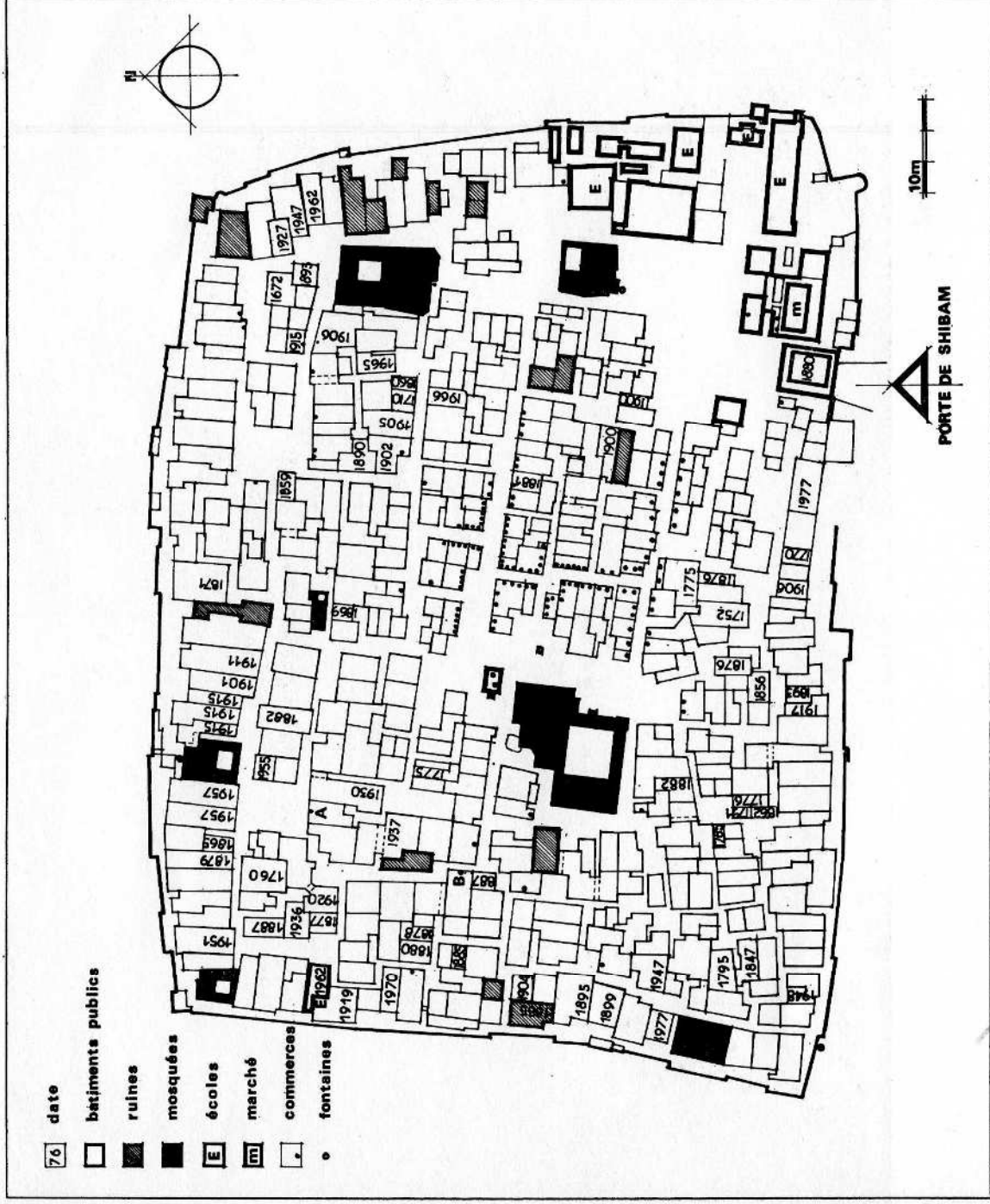


L'oasis de Shibām, avec la localisation des champs irrigués et de la ville fortifiée (à droite).





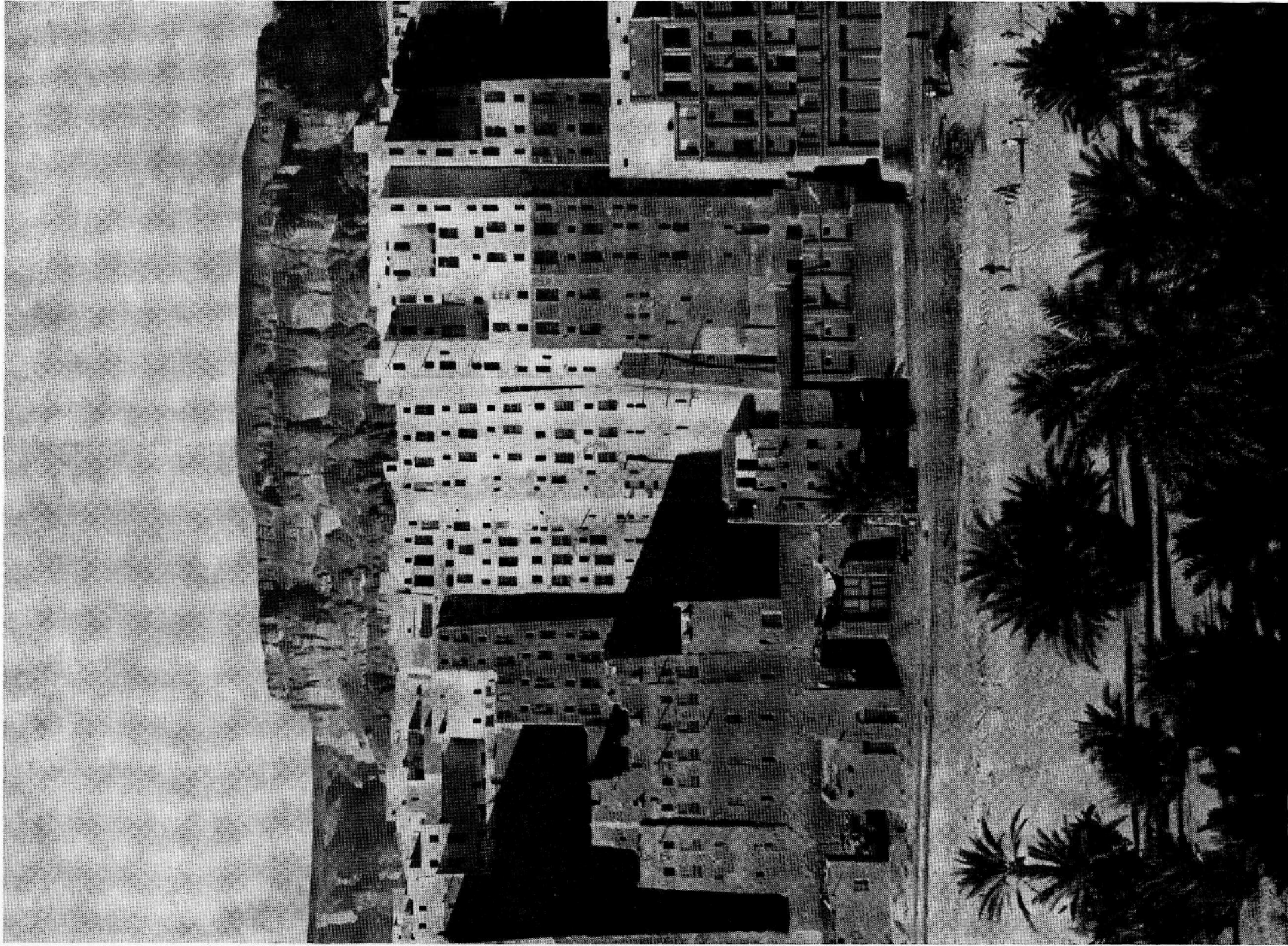
Plan de la ville: la trame régulière de l'espace urbain.

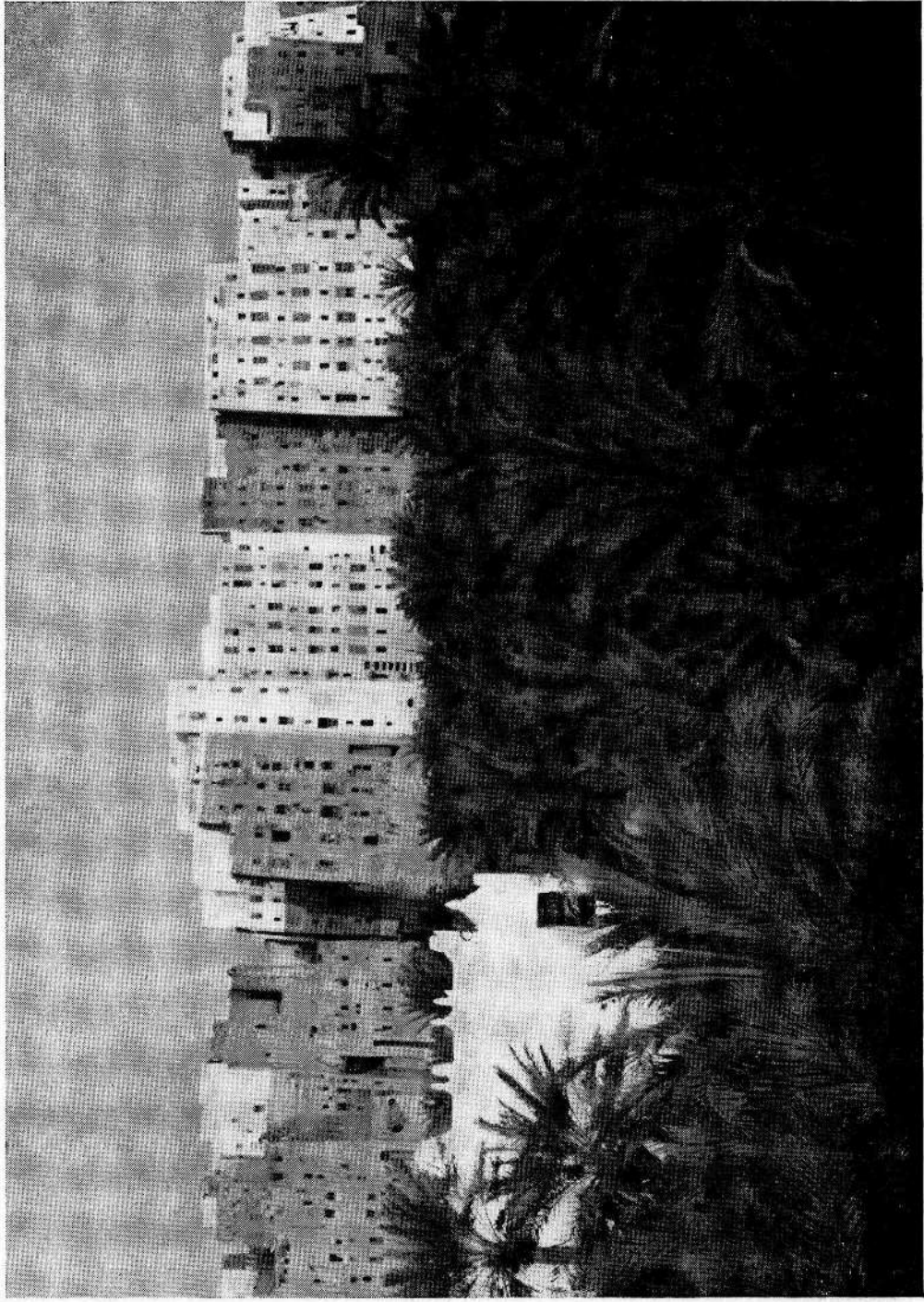


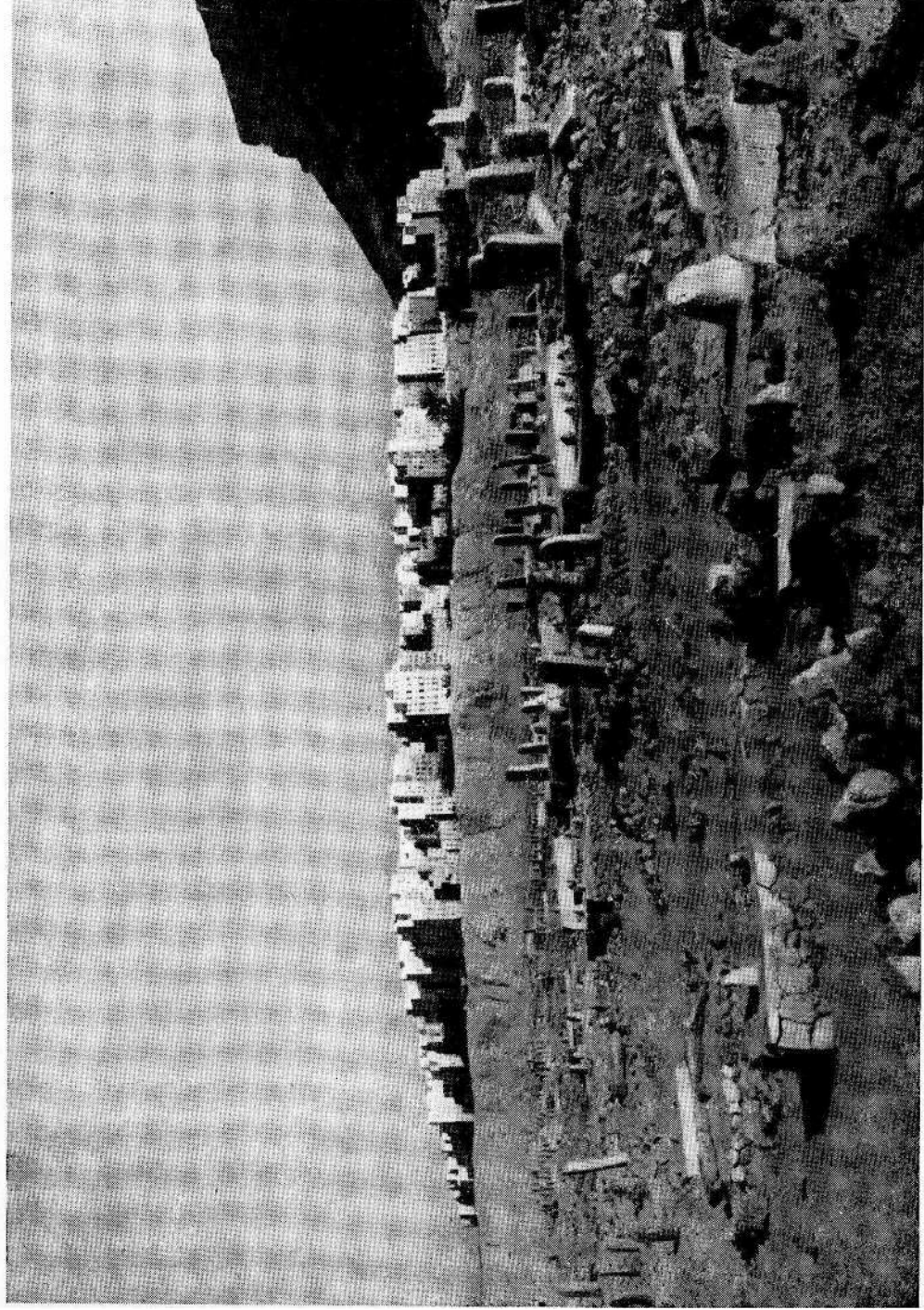
La situation du tissu historique: les maisons privées (avec date de construction) et les bâtiments publics.



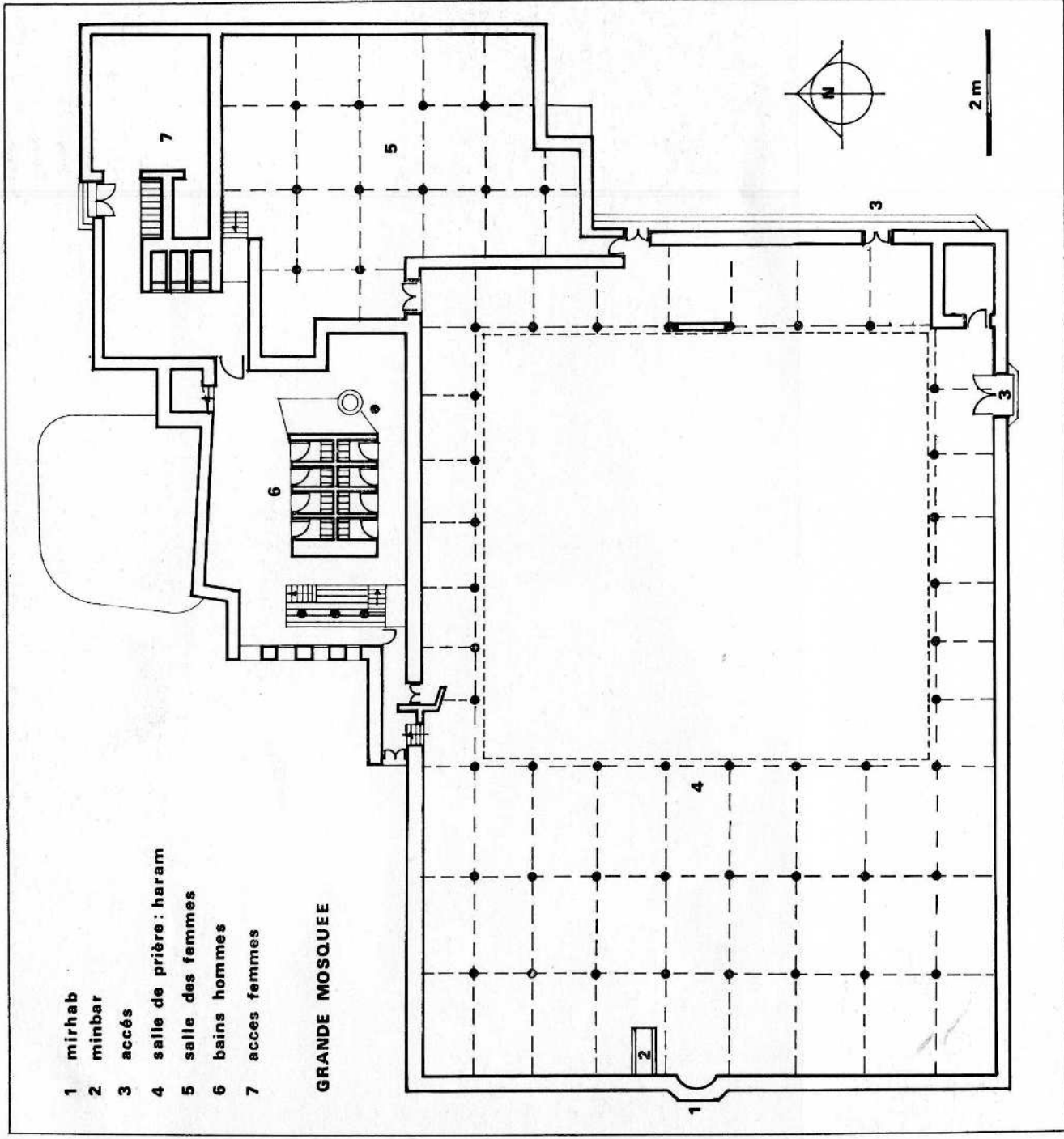
Vue aérienne de sud et détails de l'extérieur
(dans les deux pages suivantes).



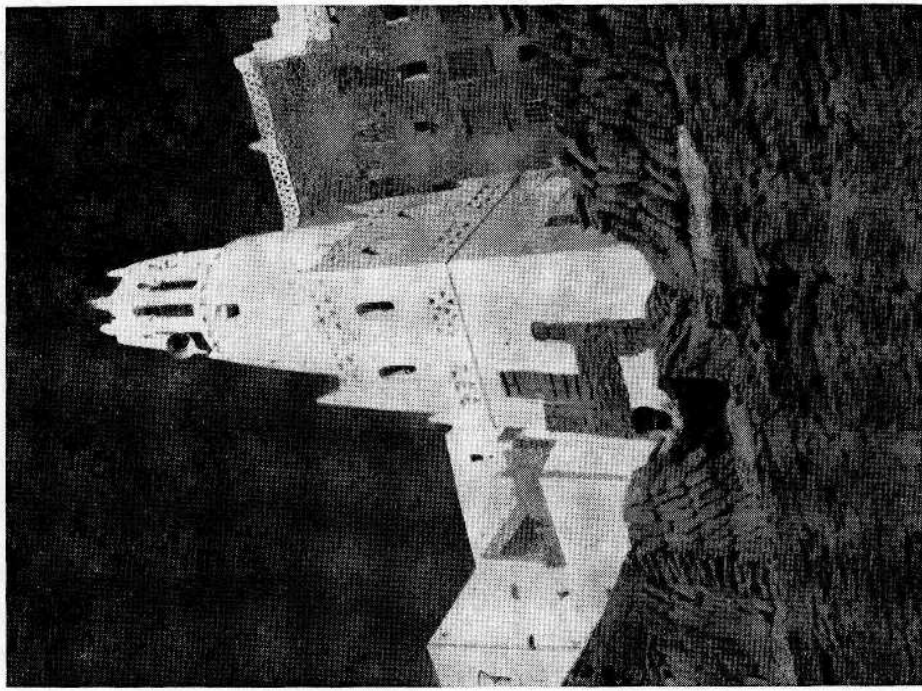
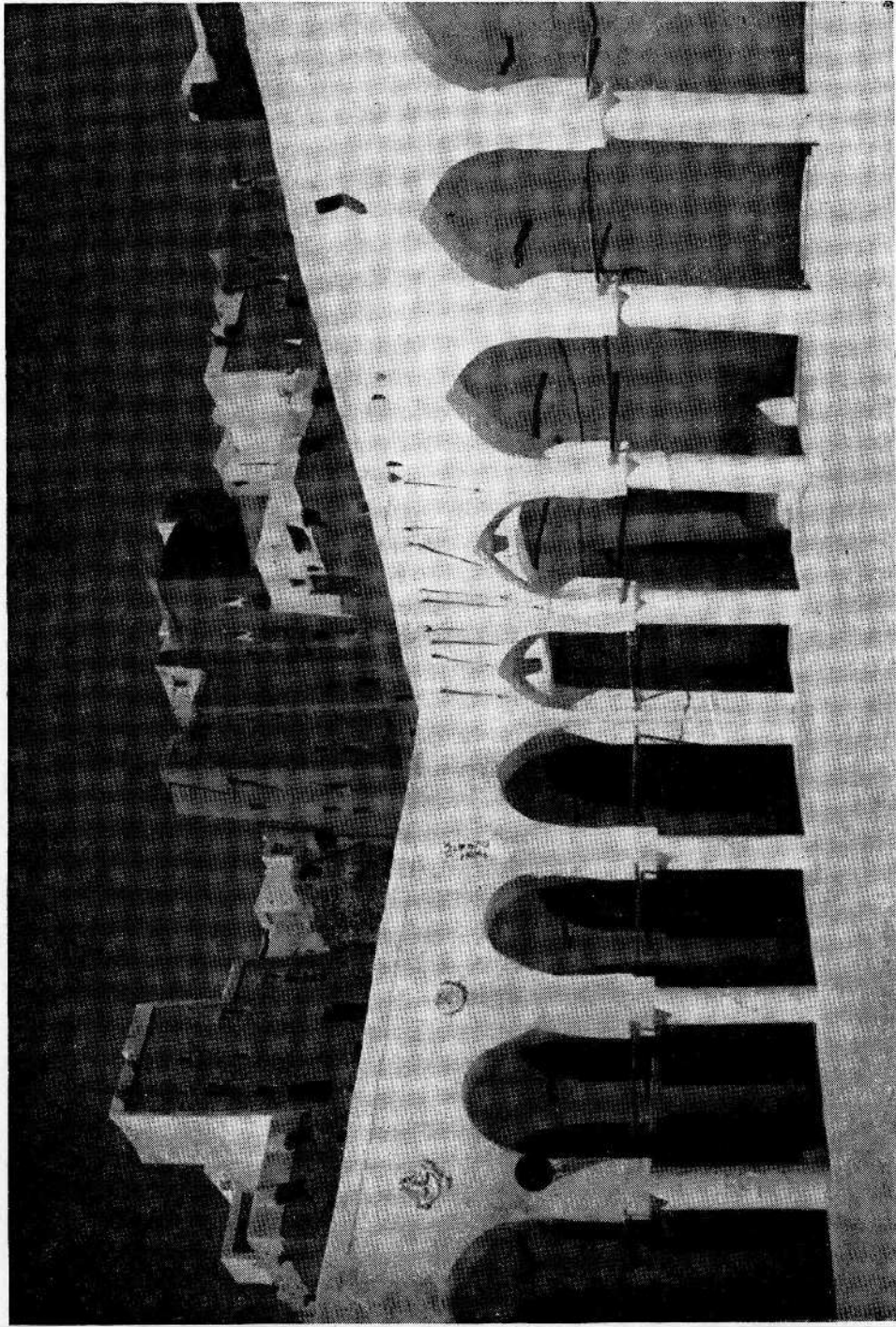




Vue panoramique de ouest avec la cimetière.



La grande mosquée et le minaret.



squées ou monuments civils. On ne peut douter qu'une trame régulière ait présidé à la fondation de la cité et qu'un pouvoir politique ait esquisé ce plan d'un seul tenant.

Mais à défaut de sources historiques nous devons recourir à des signes architecturaux et décoratifs. La plupart des portes sont surmontées d'un linteau où l'on déchiffre quelques versets du Coran accompagnés d'une date. Il n'est pas rare d'y lire 1710, 1750, 1760... Portes érodées par le vent et les mains, plus frustes peut-être que celles du 19^{ème} siècle, elles n'en sont pas moins soigneusement décorées. Signe d'une première prospérité de la ville. Même constatation au cimetière occidental. Les grandes dalles brunes des tombes offrent des dates équivalentes: 1730, 1750, 1760... Que certaines maisons puissent être plus anciennes, la continuité architecturale attestée depuis l'Antiquité permettrait de le supposer sans réserve. Que la fondation de la ville soit antérieure au 18^{ème} siècle, des sources arabes mentionnant son existence le témoignent dès le 14^{ème} siècle ou le 15^{ème} siècle. On pourrait néanmoins dater l'ensemble des premières constructions aisées et, peut-être aussi, le premier parcellaire, de la première moitié du 18^{ème} siècle. Vers 1750 en effet, il semble qu'à la suite de l'affaiblissement des Qathiri, les Yafa' de Shibâm se déclarent indépendants et constituent une principauté puissante jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle⁶. Acte politique nécessaire que l'extension de leur capitale? Mais il faudrait alors en dire autant des villes de Tarîm, de Saywûn et de Shihir qui se déclarent autonomes à la même date.

Le topographe qui dessina au sol les grands axes de la cité s'inspirait-il de plans connus ou représente-t-il le quadrillage de l'antique Shibâm? Sceaux et inscriptions attestent une occupation très ancienne vraisemblablement enfouie sous les niveaux modernes. La légende ajoute que ses habitants avaient fui Shabwa, capitale du Ḥādrāmaut, lors des guerres himyarites. S'empresèrent-ils de dresser un décor de rues, de temples et de palais conformes à leurs souvenirs? Il n'est pas fortuit en effet d'établir quelques comparaisons, même hasardeuses, avec le parcellaire de Shabwa. Cette ville offre dans la zone monumentale occidentale des traces évidentes d'un urbanisme planifié autour d'un grand axe Nord-Sud⁷. Cas unique, car l'impression qui se dégage des vil-lages antiques du Ḥādrāmaut est celle d'un parcellaire irrégulier sans urbanisme concerté⁸. Tantôt proches, tantôt éloignées, leurs maisons sont disposées çà et là, sans orientation préférentielle, en fonction de la pente ou de l'écoulement des eaux. Actuellement encore les blocs d'habitation des vil-lages d'al-Ghurfaḥ, de Tarîs ou d'al-Rudûd se dispersent sans ordre ni concertation. Shibâm serait donc le seul exemple en Ḥādrāmaut d'une filiation directe entre une cité antique et une ville islamique. La rigueur du géométrique s'assouplit certes au fur et à mesure des constructions. Nul doute que l'espace *intra muros* cesse de diminuer, que les empiè-

tements successifs corrigent des axes jadis rectilignes et que les îlots en ruine ne sont pas régulièrement abattus. C'est ainsi qu'au sud-ouest de la ville, les bâtisses ont empiété de 1776 à 1862 sur une place rectangulaire. La ville apparaît comme un tissu mouvant où les ruelles ne sont plus tout à fait alignées, où les places deviennent polygonales et où les impasses se faufilent entre les blocs.

Les quartiers différenciés

Régularité du plan ne signifie pas homogénéité sociale. Certes, ces maisons aux allures identiques, aux crépis monotones et ces ouvertures semblables qui répondent à la même organisation interne, donnent à la ville un ton uniforme. Mais la stratification sociale apparaît dès que l'on passe du centre à la périphérie. Des quartiers très individualisés se regroupent autour de leur mosquée, de leurs services ou de leurs traditions⁹. Les immeubles de la couronne extérieure des côtes sud, ouest et d'une partie de la façade nord appartiennent à des zones privilégiées. Les maisons les plus cosues que nous ayons visitées se regroupent dans l'angle nord-ouest, autour d'une place carrée (Maison 1). De dates relativement récentes, ces immeubles déploient une richesse décorative sans pareil. L'homogénéité de ces quartiers demeure toutefois relative. Ils juxtaposent anciennes et nouvelles bâtisses, murs recrépis et façades lézardées, décors somptueux et grillages banals. Une note uniforme, les échoppes y sont rares.

La ville basse recueille toutes les eaux aux alentours du souq. En serré entre deux rues étroites, il regroupe une certaine d'échoppes. On se contente d'y vendre du savon, des ustensiles de cuisine, des épices ordinaires et du tissu. Le choix est restreint, la qualité ordinaire et les bénéfices limités. Une coopérative municipale vend à prix modéré des denrées alimentaires de première nécessité. Zone d'habitat des artisans (groupe social méprisé) et des boutiquiers, le centre étale ses bâtisses peu élevées, souvent mal entretenues et pauvrement décorées. L'aspect misérable de ce quartier avait d'ailleurs arrêté Th. Bent en 1894. W. Phillips ajoutait « Narrowness is the only obstacle to stroll down these alleys, for they are generally dark, damp, full of people, and their gutters... are used for the disposal of garbage and sewage »¹⁰. Un autre quartier relativement modeste s'étend au nord de l'ex-palais du Sultan, aux environs de la mosquée nord-est. On y repère des édifices traversés de lézardes, des immeubles abandonnés et de nombreuses ruines anciennes ou consécutives aux violents orages de l'hiver 1978.

Couronne résidentielle et centre modeste. Les tribus Les Ḥādrāmīs achètent en gros à des maisons européennes Shibâm se sont certainement appropriées les zones les plus agréables du sud et de l'ouest.

Une ville de marchands

La politique explique la fondation de Shibâm mais n'en fournit pas les moyens. Car la richesse aux

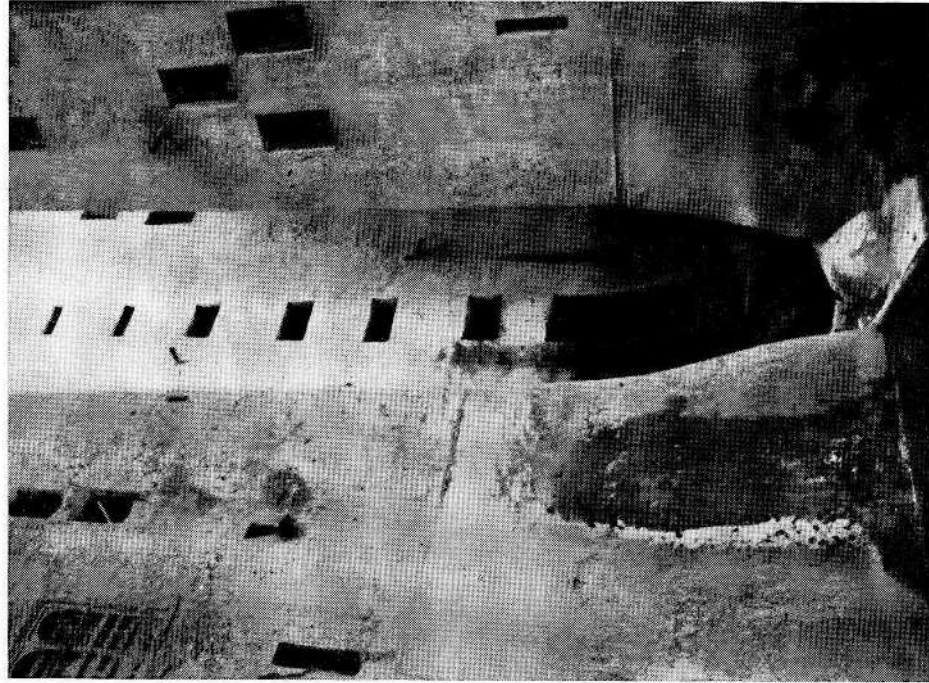
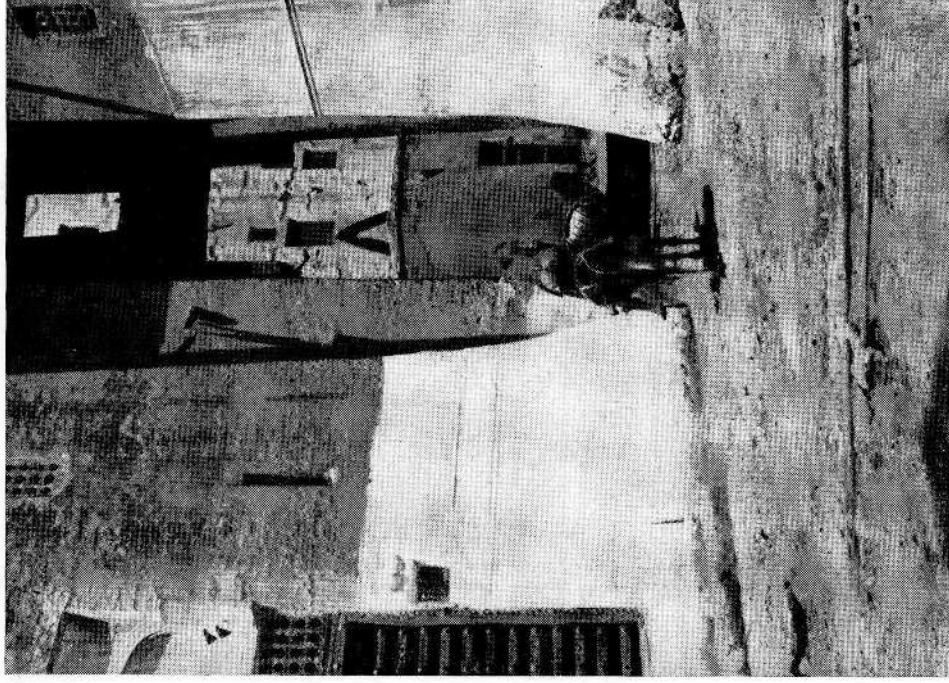
XVIIIe et XIXe siècles vient de loin. Elle s'amasse dans l'Océan Indien au gré des moussons. Dès la seconde moitié du XVIIe siècle, les Hadramis établissent des comptoirs à Java, Madoura, Singapour¹¹. « De notre pays, on va aux Indes chercher des marchandises. Là, on les vend et on retire du profit. A présent en Ḥaḍramaut on a appris l'usure du pays de l'Inde » raconte un trafiquant de Shibām. Les Hadramis achètent en gros à des maisons européennes des denrées qu'ils détaillent et pratiquent l'usure. Ils envoient de l'argent à des *waqfs* ou à des parents mais ils connaissent trop l'insécurité du Yémen pour y placer toute leur fortune. Leurs transferts de fonds, si limitée soient-ils pour l'Indonésie, devaient constituer de véritables trésors pour le Ḥaḍramaut.

Le paradoxe de l'histoire de Shibām, ce sont les années 1880-1910. C'est à cette période que les Qaïti finissent avec l'aide des Britanniques par regrouper sous leur autorité toutes les possessions Yafa'i et par étendre une paix relative dans tout le Ḥaḍramaut. Le moment semble donc favorable pour les émigrés, en proie à des difficultés économiques dans l'Océan Indien, de rentrer au pays. Or ceux qui reviennent sont peu nombreux. Pendant ce temps à Shibām on construit avec fièvre. Peut-on supposer un reflux des capitaux sans celui des hommes? La ville connaît pourtant un accroissement démographique rapide. Elle passe de 2000 habitants en 1880, à 6000-7000 en 1920, chiffre qu'elle ne dépassera plus. Boom démographique ou retours en masse? Où placer son argent sinon dans la construction? Ni l'agriculture ni l'artisanat locaux n'offrent des possibilités d'investissements suffisants. T. Bent fut le seul à mentionner des manufactures « of indigo dye, of the fibres, of the fan palm and of making lime for whitewash kilns ». Awad Ibn Mafata, un ancien pionnier du tissage mécanique à Java se plaint à son retour: « this country has been accustomed to spendig money that had been earned abroad ».

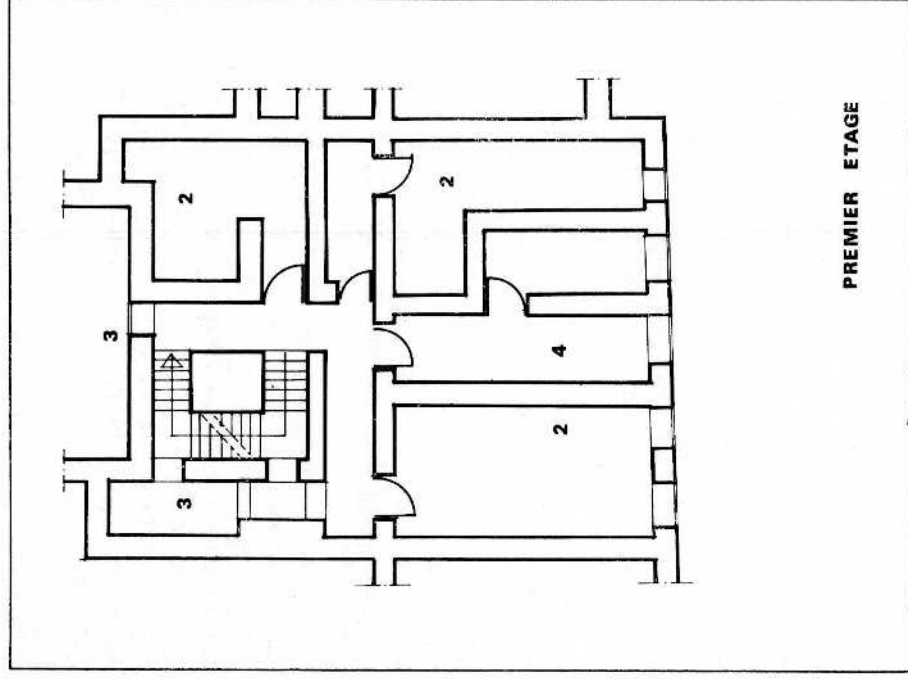
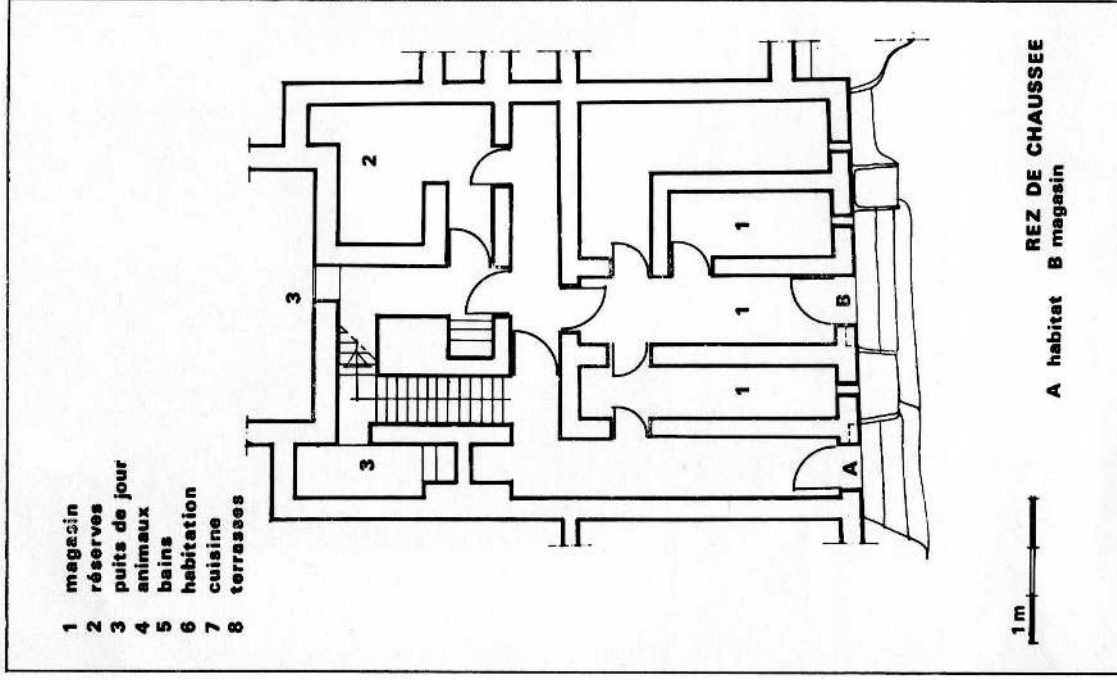
La permanence des familles et la stagnation des affaires expliquent peut-être la stabilité de la population après la seconde guerre mondiale. En 1979 450 maisons environ abritent encore 7000 à 8000 habitants. Sur l'autre rive du wādī, le faubourg d'El Sahīl compte désormais 15000 personnes, conséquence d'un accroissement démographique et non d'un exode rural vers la région de Shibām.

Les maisons

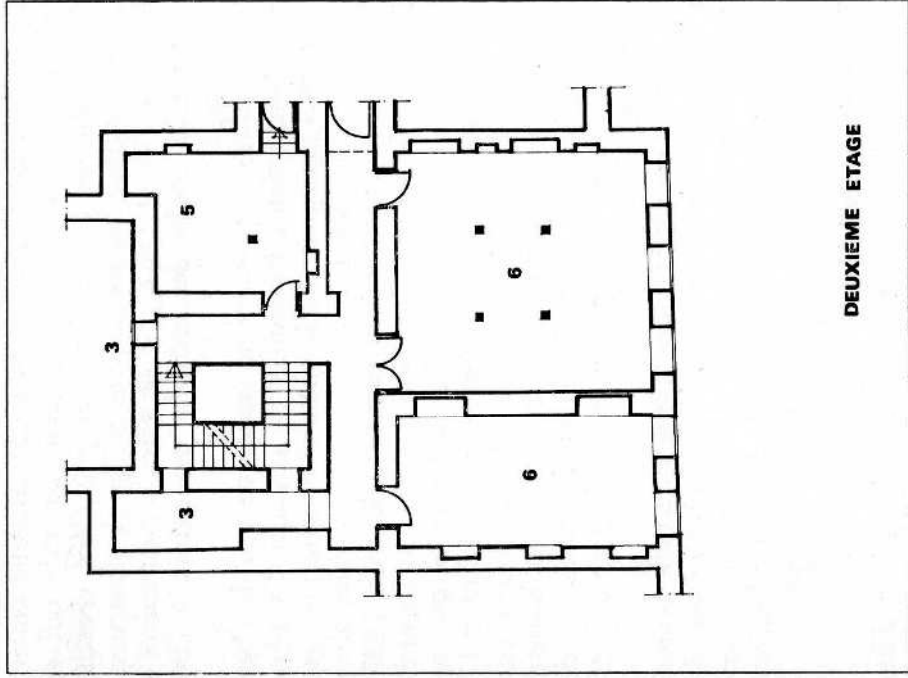
Leur hauteur, voilà ce qui a étonné tous les voyageurs du XIXe et du XXe siècle, voilà ce qui nous étonne encore. Près de trente mètres d'abrupt sur la façade sud, cas unique dans le Ḥaḍramaut et dans tout le Yémen du sud. Nulle part les maçons n'ont construit et ne continuent à construire aussi haut. Nous avançons deux types d'explication sans prétendre pour autant à une réponse définitive: Shibām, capitale d'une principauté quasi-autonome, ville forteresse, se dresse sur une frontière très troublée jusqu'au traité de 1918 avec les Qathiri¹².



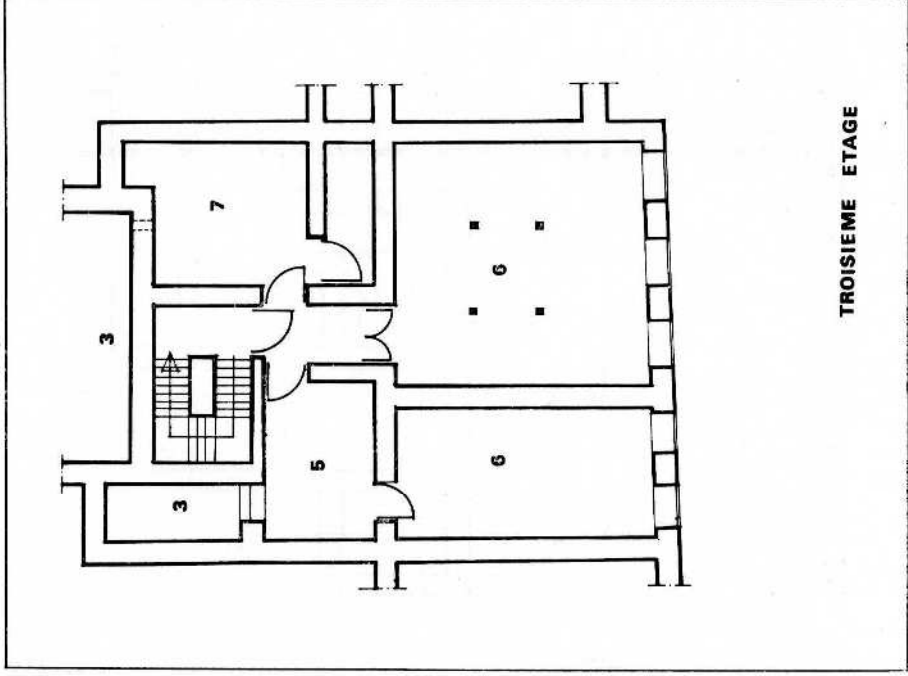
Rues et ruelles intérieures.



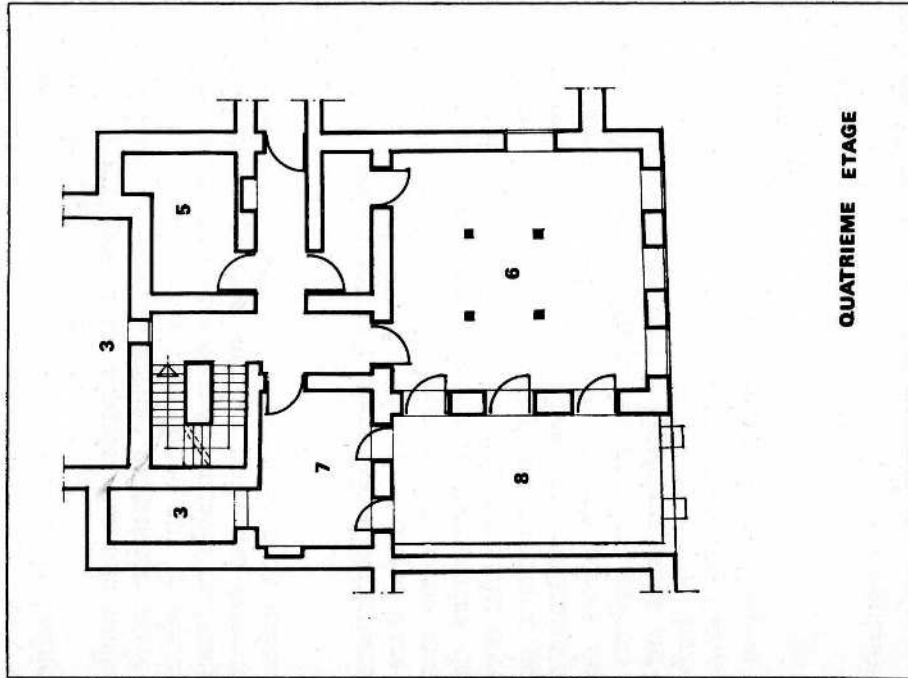
Plans d'une maison a cinque étages (maison 1).



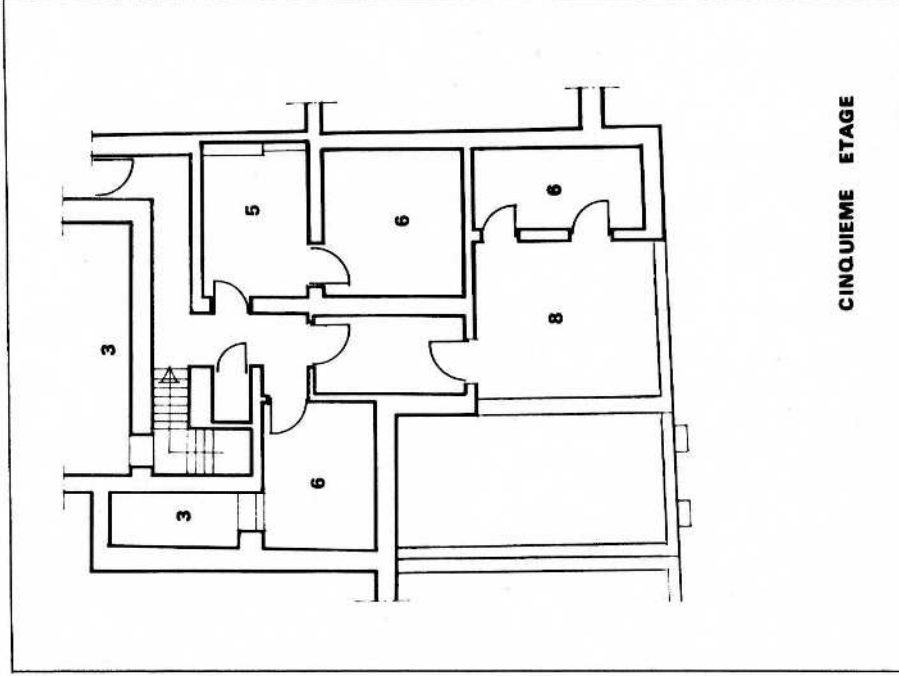
DEUXIEME ETAGE



TROISIEME ETAGE



QUATRIEME ETAGE



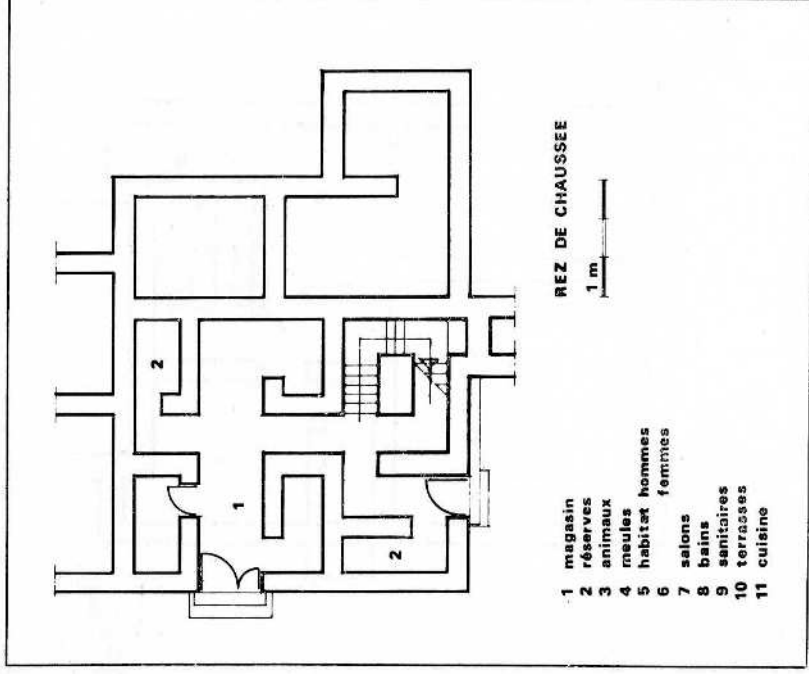
CINQUIEME ETAGE

En 1894 encore, les canons de la citadelle étaient pointés en direction de l'ennemi. La ville qui se resserre sur un éperon étroit et peu élevé cherche dans la hauteur des ses maisons refuge et protection. Leur socle n'est percé que de rares « meurtrières » et les machicoulis des terrasses permettent à l'occasion de tirer.

La superficie *intra-muros* ne laisse que peu de place à la construction d'immeubles en longueur. De plus, on tient à juxtaposer les immeubles pour se protéger des ardeurs du soleil. A tenter que les terrains aient fait l'objet de transactions commerciales vers 1880-1910, ils deviennent chers parce que rares. Ingrams assure — mais il est difficile de savoir ce que recouvrent ces chiffres — qu'un terrain de 25 m. x 17 m. coûtait en 1935 plus de 10.000 dollars (de l'époque) et qu'une maison de 96 feet de hauteur plus de 20.000 dollars¹³. D'où la nécessité de bâtir en hauteur pour gagner ce que l'on perdait en superficie.

En outre, l'émulation entre tribus les a-t-elle poussé à bâtir plus haut que leurs voisines? Preuves de compétition autant politique qu'économique, symbole de prestige, les maisons de Shibām déploient verticalement leurs prouesses architecturales.

Plans d'une maison à six étages (maison 2).



Plans d'une maison à six étages (maison 2).

Des maisons isolables

Chaque bâtiment représente une seule maison d'habitation qui correspond à une porte d'entrée (s'il y en a deux, la seconde ouvre sur une échoppe). Chaque bâtisse est complètement isolable, au niveau constructif, ce qui se remarque tant par les interstices laissés entre les maisons que, dans le cas d'un passage entre deux appartements, par la double épaisseur de mur à traverser.

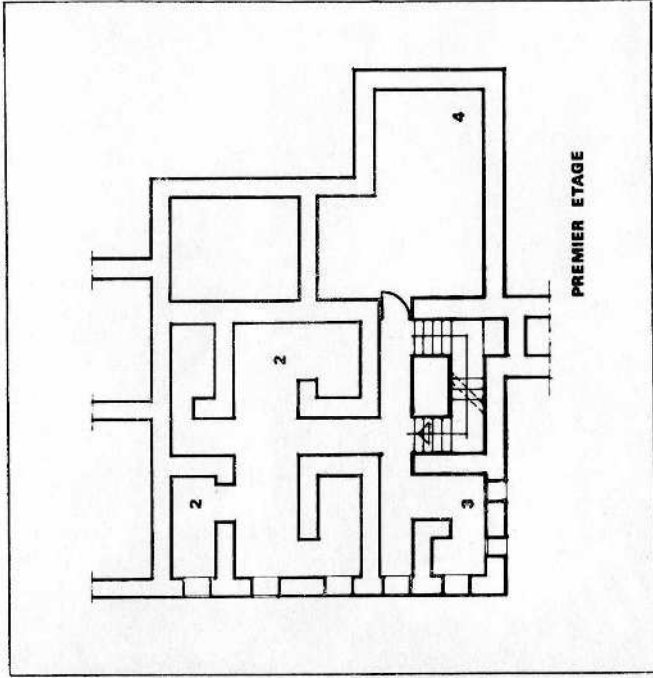
Ces maisons juxtaposées ou séparées par une ruelle ne possèdent, en général, aucune orientation préférentielle. La façade principale donne sur la place. L'arrière ouvre sur une « cour », véritable caniveau à l'air libre ou, parfois, sur des puits qui servent de ventilation et d'évacuation pour les eaux usées.

Façades

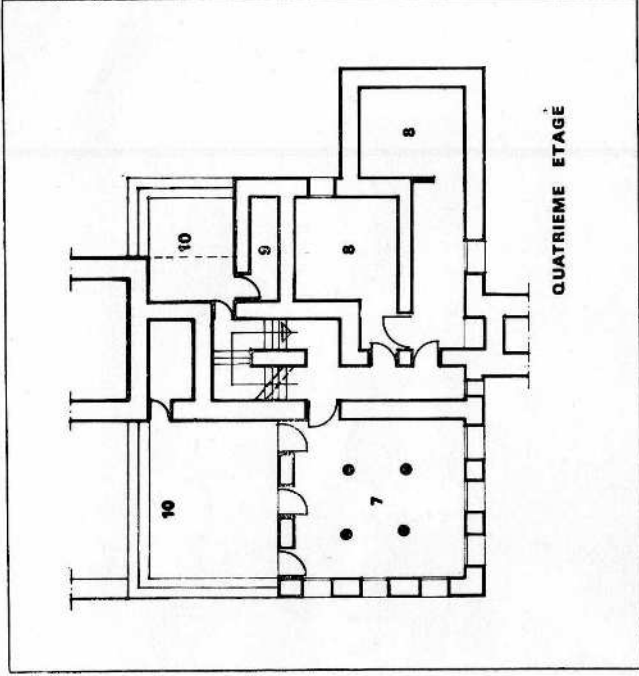
Les façades présentent une hiérarchie d'ouvertures de bas en haut qui répond au fonctionnement interne des maisons. Au rez-de-chaussée, les portes aux lourdes traverses horizontales sont surmontées de grillages qui assurent la ventilation interne. Au premier étage, les ouvertures combinent panneaux de bois et grillages métalliques. Tous ces percements correspondent aux circulations et aux pièces de stockage. Au second étage, les grandes fenêtres, doublées de volets de bois à l'intérieur, sont surmontées d'ouvertures parfois vitrées, au nu intérieur, sans volets qui éclairent les pièces. De l'extérieur, cette quantité de percements donne l'impression d'une multitude d'étages.

Intérieurs

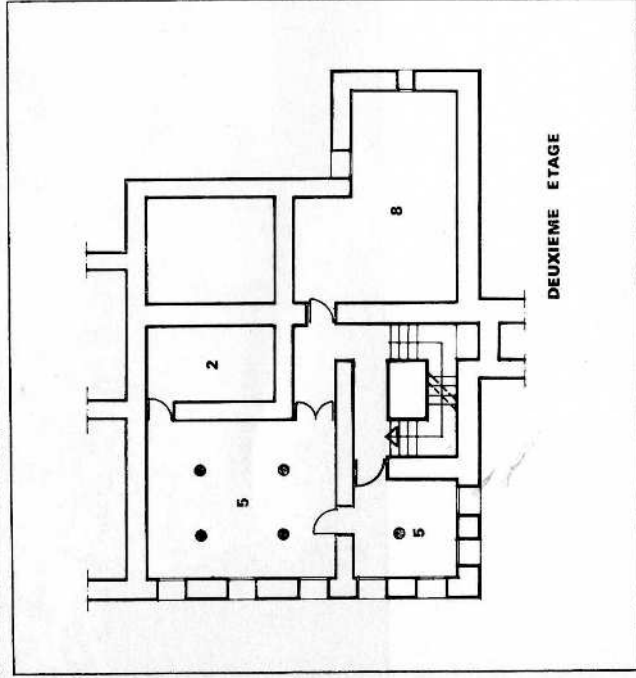
Les maisons s'inscrivent sur un plan rectangulaire étroit de 10 m. x 7 m. en moyenne¹⁴. La porte d'entrée s'ouvre, en glissant la main par



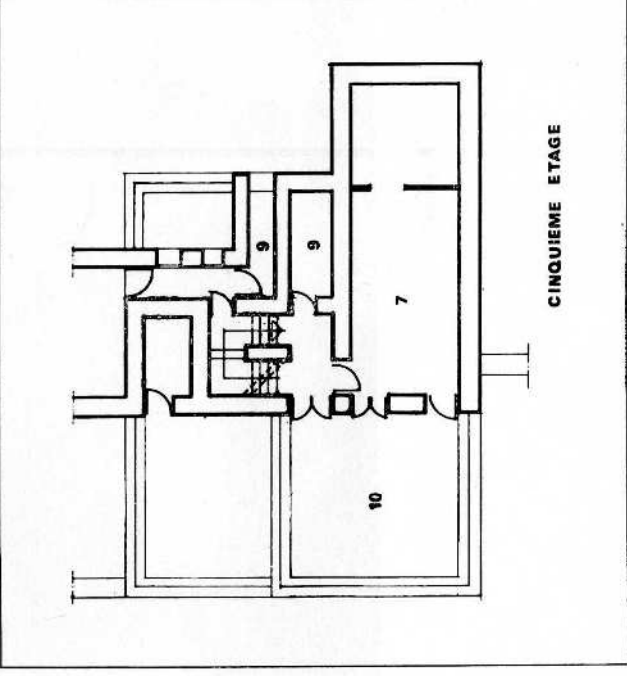
PREMIER ETAGE



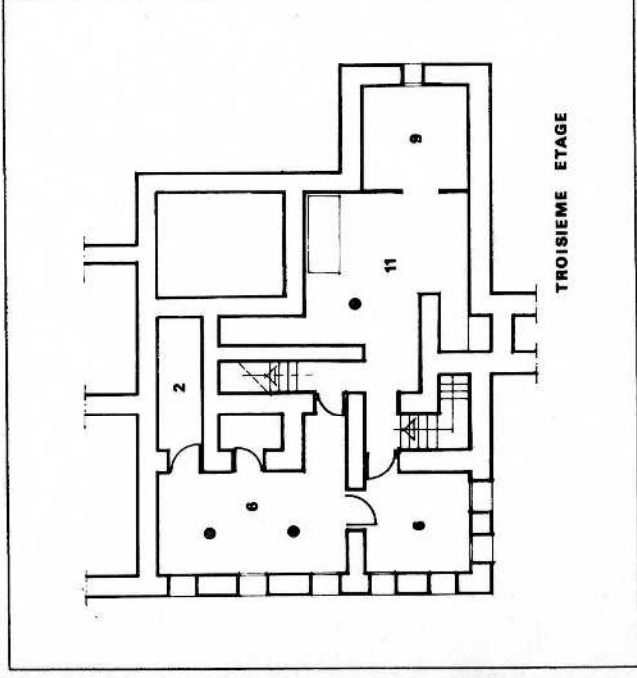
QUATRIEME ETAGE



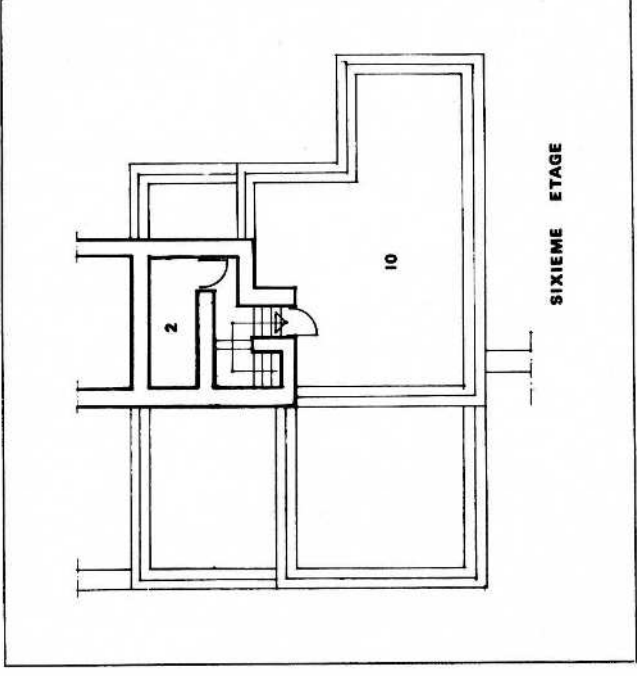
DEUXIEME ETAGE



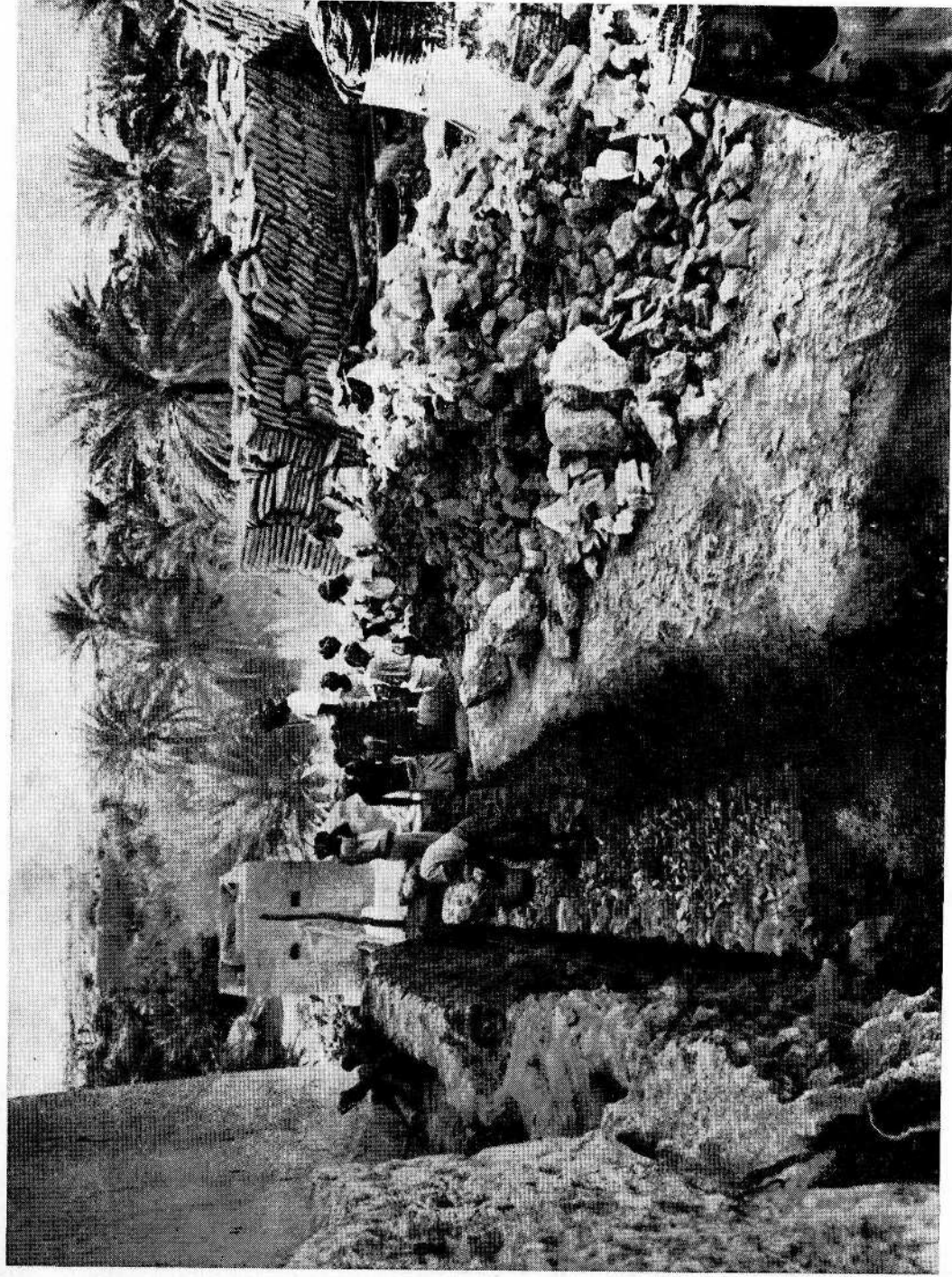
CINQUIEME ETAGE



TROISIEME ETAGE



SIXIEME ETAGE

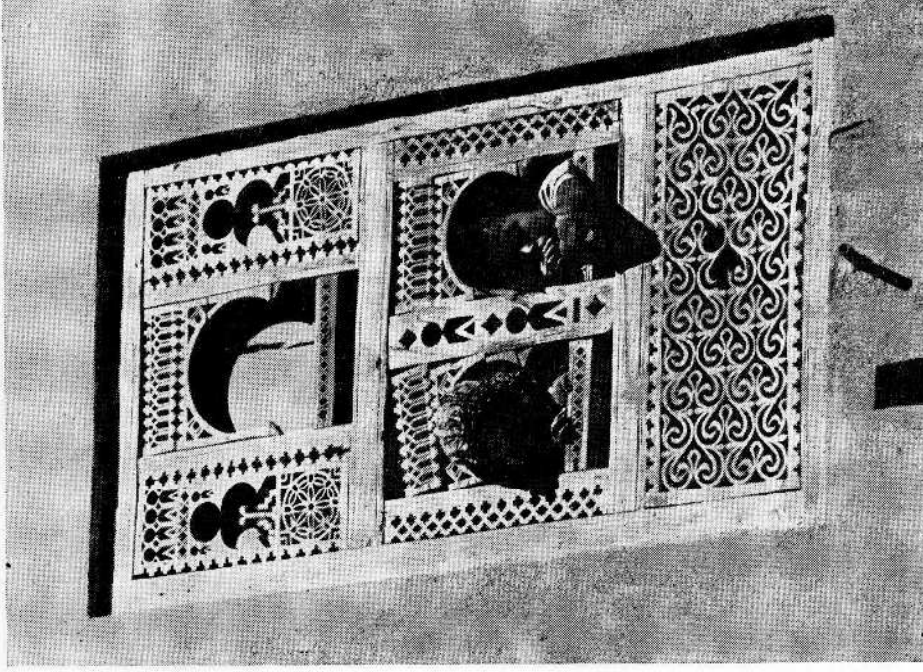
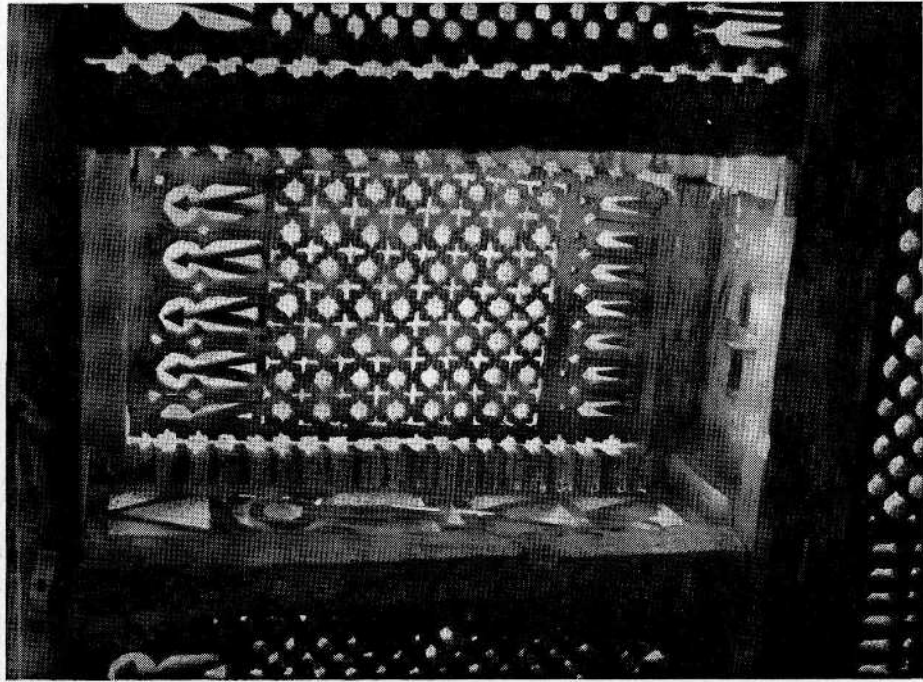
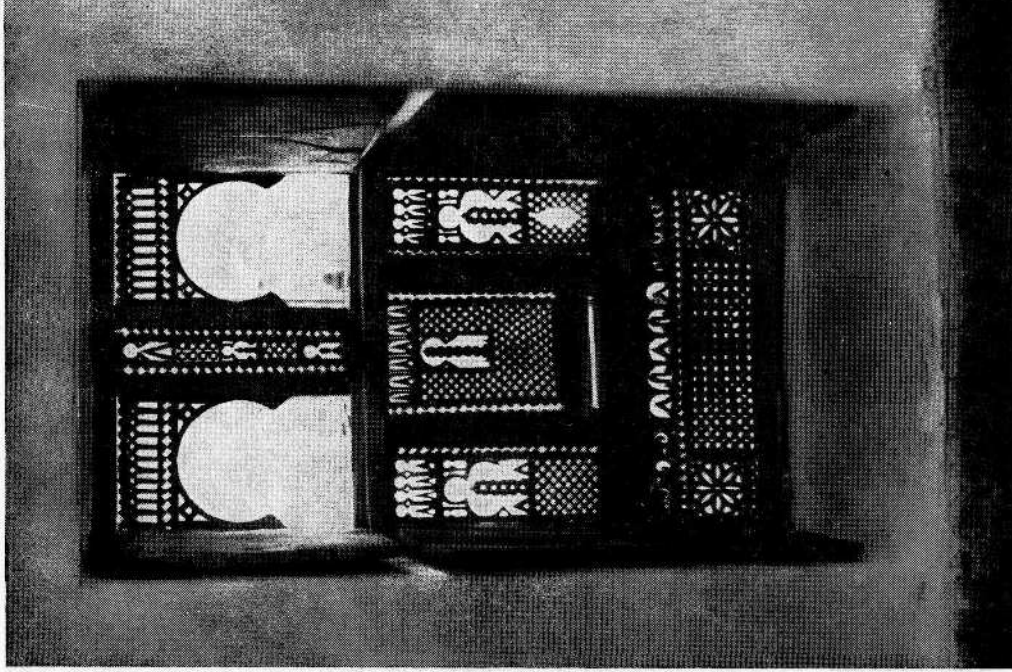
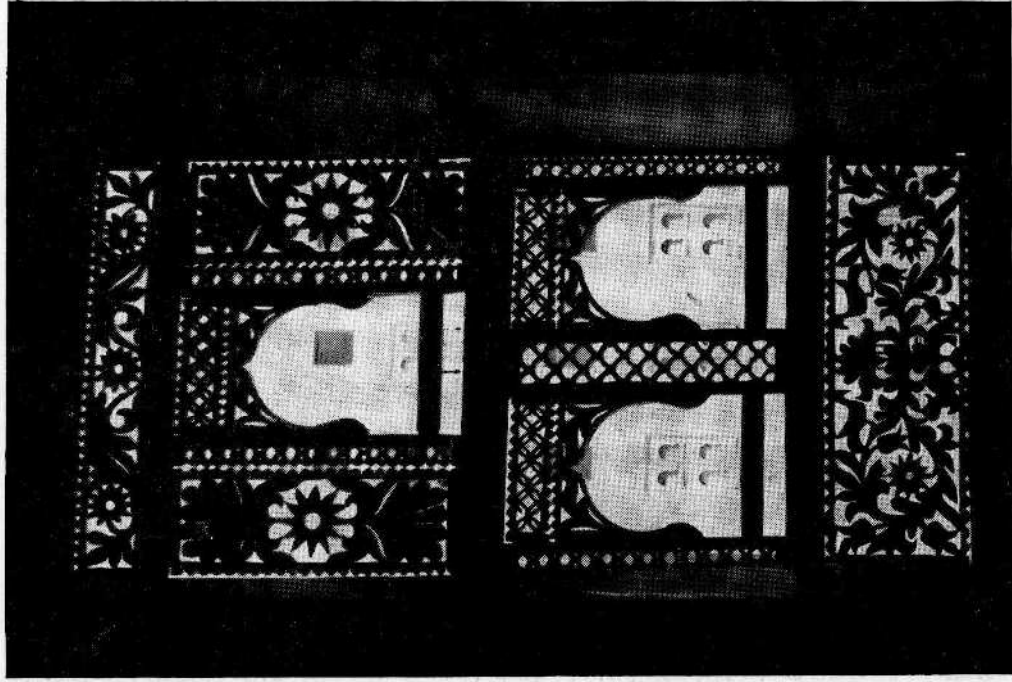


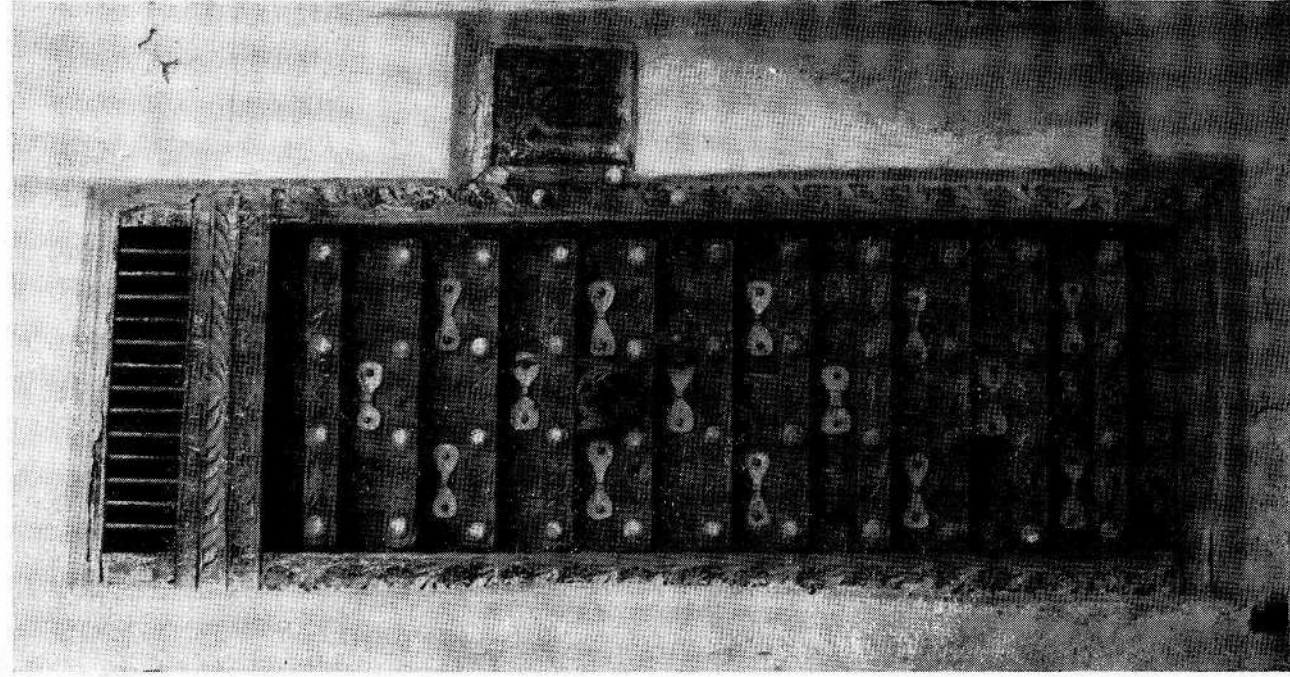
L'édification d'une maison: l'implantation de la fondation et (à droite) la technique d'emploi du bric cru.





*Les fenêtres sont pourvues de lattis de bois
(« muharabieh »).*





Une porte d'entrée avec la petite ouverture à sa droite.

une petite ouverture située à sa droite, et en faisant coulisser le penne mobile. Dans la maison 1, on débouche sur un couloir de 6.50 m. de long entièrement blanchi à la chaux où s'ouvrent quelques réduits. Les habitants y entassent fourrage, bois et grains. Les animaux se déplacent en toute liberté entre le rez-de-chaussée et le premier étage. L'escalier ouvre sur des couloirs par un double jeu de portes et de chicanes permettant ainsi aux femmes de monter à l'étage sans passer par les pièces réservées aux hommes.

Au deuxième étage (maison 1), un couloir donne accès à deux pièces en façade. L'on est surpris en entrant par la clarté qu'assurent trois grandes fenêtres pourvues de lattis de bois (*mucharabieh*). En haut, près du plafond, plusieurs ouvertures rectangulaires assurent la ventilation des pièces — doublement fonctionnel des principes de percement. Au centre des pièces, des chapiteaux ouvragés soutiennent des poutres trop épaisses pour leur portée¹⁵. Ces piliers (*Rakad'iz*) représentent des palmiers et leurs chapiteaux des palmes¹⁶. Les murs comprennent des placards incorporés surmontés de niches à arcs plats. Le mobilier se réduit à quelques coussins. On vit au ras du sol, les fenêtres sont à la hauteur de ce mode de vie assis. A quelques pas, la salle de bains profite de l'eau courante à tous les étages¹⁷. Les eaux usées s'écoulent en cascade par un puits partiellement aéré. Plus haut, les femmes occupent le troisième ou le quatrième étage. C'est un monde discrètement ouvert sur l'extérieur, notamment sur les voisines que l'on devine derrière leurs rideaux dans la maison d'en face. Le vis à vis n'est qu'à trois mètres: les femmes font coulisser leur marmite de riz sur un fil au-dessus du vide.

Au dernier étage, la salle de séjour s'ouvre sur une ou plusieurs terrasses. De hauts murs en préservent l'intimité. Ils sont percés d'ouvertures remplies à nouveau, soit par des briques crues jusqu'à mi-hauteur, soit par du pisé. Certains de ces percements restent ouverts et sont munis de « machicoulis » qui permettent de voir sans être vu. Les terrasses forment ainsi de petits mondes clos où mûrissent les tomates et jouent les enfants. Tout comme les pièces intérieures, les terrasses permettent de se soustraire aux regards et de voir à l'extérieur.

Techniques et construction

Toutes ces maisons sont construites en brique crue, principe même de l'architecture en Hadramaut. Les ouvriers préparent ces briques non loin du chantier; elles sèchent au soleil et sont entassées sur place en même temps que des branchages, des poutres et des pièces de bois provenant de bâtisses antérieures.

Un maître d'oeuvre, *mu'allim*, dirige l'équipe de maçons et de manoeuvres, *kbaddamin*, et s'occupe personnellement de la construction des angles. Un texte qui fixe une tradition orale du Hadramaut décrit ainsi les étapes de construction: « On fait d'abord le tracé de la maison au sol. On fixe la

disposition des pièces et l'on tend le cordeau pour que le mur forme une ligne droite...»¹⁸. Les fondations ne dépassent guère deux mètres de haut pour un immeuble de six étages, leur largeur atteint un mètre dix, alors que les murs ne dépassent pas 85 centimètres à la base. Les manoeuvres creusent une tranchée de fondation qu'ils tapissent de briques crues disposées verticalement par lits de 30 cm. de haut. A l'intérieur, ils disposent successivement une couche de galets et de pierres, un lit de ciment, une couche de sel, soit pour absorber l'humidité, soit pour durcir le mortier. Dès que les fondations atteignent le niveau du sol, les maçons disposent les assises de briques, *madrab*, liées par une couche de mortier de boue. Dès la première assise de briques, il était d'usage de sacrifier une chèvre. On promenait sa tête sur chacun des coins pour que le sang, ainsi répandu, empêchât le *Djinn* de pénétrer à l'intérieur. Après ce sacrifice, les ouvriers montaient sur les fondations répéter un certain nombre de formules incantatoires: « Bless Muhammad and make long life of so (The Master of the house). God give him sustenance and provide him with money and offspring ». La carcasse, ramenée à la maison, est partagée entre le propriétaire et les ouvriers.

Il est coutume de laisser les fondations se durcir pendant plus de six mois. Plus tard, au cours de l'édification, les maçons placent toutes les deux ou trois assises de briques, quelques branchages ou palmes de dattiers pour assurer la cohésion des murs. De temps à autre, ils intercalent une poutre plus épaisse d'*elb*. Les angles, guère plus épais que les murs, sont plus soignés dans leur appareillage et leur mise en oeuvre. La largeur des murs au premier étage atteint 1,7 *dirrba*¹⁹, soit environ 85 cm., celle du deuxième étage: 66 cm., celle du troisième: 55 cm. et au septième 30 cm.²⁰. Les volumes bâtis apparaissent donc réguliers et imposants. « Lorsqu'on a bâti à la hauteur d'un étage, on y pose des solives, on construit la terrasse, c'est-à-dire on la couvre avec des éclisses sur des solives et on met des nattes sur les éclisses et sur le tout, on met de la terre... » raconte la tradition locale. Les ouvriers font alors le sacrifice d'un animal dont le sang doit couler sur les poutres. Après que les maçons ont posé la charpente, « on crépît en dehors et en dedans et on pose les portes et les fenêtres ». Quelques personnes fouettent (les murs) avec de la chaux et d'autres y jettent du gypse dessus. Lorsque la maison est finie, on s'y installe ». Le propriétaire offre un repas aux maçons et leur verse une certaine somme d'argent.

Toutes les bâtisses présentent à la base un fruit accentué qui vise à renforcer leur stabilité. Un plan incliné qui double ce fruit permet le ruissellement des eaux de pluie et d'utilisation domestique. Chaque bâtiment possède un système propre de descentes intérieures et extérieures, à l'air libre ou partiellement couvertes qui mélangent les eaux pluviales aux eaux usées et aux eaux vannes. Des ri-



Un pilier intérieur (raka'iz).

gones, en forme d'éventail enduites d'une mince couche de ciment canalisent ces eaux vers un orifice situé à la base du parapet du rempart.

Traditions architecturales

Pour éviter toute infiltration des eaux de pluie dans l'édifice, les habitants enduisent, au moins une fois l'an, tous les murs supérieurs et les toits d'une couche de chaux. Mais l'eau finit par pénétrer; elle affouille base des murs et lézarde les façades. Les orages de l'hiver 1978 ont provoqué ainsi la destruction partielle de six maisons. En temps normal, bien avant la destruction, les habitants récupèrent portes et fenêtres qu'ils replacent dans leur nouvelle demeure. Puis ils abattent volontairement la maison abandonnée. Quelques années plus tard, ils en reconstruisent une au même endroit. Il semble donc que les maisons se perpétuent en un cycle qui varie d'après les auteurs, entre 80 et 120 ans. W. Ingrams assure que la durée d'une bâtisse peut atteindre 200 ans, d'autres affirment que l'ex-palais du Sultan (monument de conservation soignée) ne pourrait avoir plus de 150 ans. La comparaison avec des photos que prit F. Stark¹⁹ vers 1936 est éloquente. Toutes les béances de la façade sud ont été comblées en 1978. Certains immeubles sont totalement rebâties, d'autres partiellement restaurés.

Mais les modifications qu'ils apportent aux terrasses supérieures des immeubles respectent les décrochements et le rythme des fenêtres antérieurs. Dans un milieu particulièrement conservateur, invoquons le poids des traditions que les règlements municipaux tendent à fixer²¹.

Dès 1930, mais peut être même avant, le propriétaire devait soumettre les spécifications de sa nouvelle maison à un comité de citadins, qui considérait la position des fenêtres et le système d'écoulement des eaux. Une telle démarche supposait au moins un croquis ou un plan sommaire sur lequel le comité devait se mettre d'accord. Tout changement porté à l'édifice devait passer devant le comité qui avait pris, au début du XXe siècle, la décision de ne pas construire plus de six étages (105 feet environ). Au sommet, le propriétaire pouvait toutefois édifier une terrasse à ciel ouvert entourée de hauts murs.

Ville de Marchands, Shibām échappait peut être à la différence de Tarīm, à la toute puissance des Sayyids et s'ouvrait plus largement à diverses communautés ethniques. Mais elle n'en restait pas moins indissociable d'un milieu où les traditions étaient encore très vivantes. En 1978, on note encore la constance à préserver les mêmes structures d'habitat, le même mode de construction et de fonctionnement de ces maisons.

¹⁹L'initiative de cette étude revient à SE. M. Bāfaqih, ancien Ambassadeur de la République démocratique populaire du Yémen à Paris et actuellement représentant auprès de l'U.N.E.S.C.O. Nous tenons à le remercier tout particulièrement ainsi que M.A. Muheizez, Directeur du *Yemeni Center for Cultural and Archaeological Research* à Aden, pour l'aide constante qu'ils nous ont apportée.

²⁰Ces levées de terre sont aisément visibles du sommet de la falaise qui domine la ville au Sud. C'est de là qu'a été prise la photographie publiée dans l'article de P. Cuneo, *Le città del Mar rosso*, in «Storia della Città», n. 7, p. 39 (Cliché C. Darles).

²¹F. Stark, *Seen in the Hadramaut*, 1938, p. 28-29.

²²Voir les plans de Saywūn, de Sawairī, d'al-Ghurfaḥ, de Tarīm...

²³On suppose ainsi que les arpenteurs ont divisé la longitude est-ouest de la cité en cinq sections de 75 m. de chacune, soit 4 sections pour le côté nord et 5 pour le côté sud. Ils auraient pu aussi déterminer 4 sections sur la largeur, nord-sud, de Shibām.

²⁴Cf. T. Bernier, *Confédérations et tribus du Sud de l'Arabie, Mer rouge...*, Cahiers de l'Afrique et de l'Asie, t. V, 1959, p. 285.

²⁵Ce site antique, situé à quelque deux-cents km. à l'ouest de Shibām, a fait l'objet de plusieurs campagnes de fouilles depuis 1975. Dans la revue «Raydān», Vol. I, 1978, on peut lire un article de J. Pirenne, *Ce que trois campagnes de fouille nous ont déjà appris sur Shabwa* et un autre de J.F. Breton *Urbanisme et architecture à Shabwa*. On pourrait consulter aussi sur le Yémen antique le numéro 33 des *Dossiers de l'archéologie* (Mars-Avril 1979) intitulé *Au pays fabuleux de la reine de Saba*.

²⁶Mentionnons seulement les sites des Wādīs Hadramaut (Al-Hağra, à une trentaine de km à l'est de Tarīm), 'Idim (Sūna et Mašgha à une trentaine de km. au sud de Tarīm) et Hağarayn (Ghaybūn, à l'est d'al-Hurayḏha et au sud de Haimin) Sur chacun de ces sites nous avons relevé une trentaine de maisons antiques. Elles se composent toutes

d'un socle de fondation en pierre et de superstructures en brique crue. Leur rez-de-chaussée, composé d'un couloir central et de pièces latérales, pourrait s'apparenter à celui de certaines maisons modernes en brique crue.

²⁷Cf. R.B. Serjeant, *Wards and quarters in South West Arabia*, in «Storia della Città», Vol. 7, p. 43-49.

²⁸Théodore Bent, *Southern Arabia, Soudan and Socotra*, 1900, p. 145-146 et Wendell Phillips, *Qataban and Sheba*, 1955, p. 47. Notons que, depuis cette époque que le régime a entrepris de nombreux travaux de voirie.

²⁹L.W.C. Van der Berg, *Le Hadramaut et les Colonies Arabes*, Batavia, 1886, p. 105-120.

³⁰H. St. J.B. Philby, *Sheba's daughter*, 1939, pp. 199-202. Le poste frontrière ne se trouve qu'à deux kilomètres à l'est de Shibām.

³¹W.H. Ingrams, *A report on the social and political condition of the Hadramaut*, London, 1937, p. 84. L'auteur assure aussi qu'une maison à Tarīm coûtait 60000 dollars en 1935.

³²C. De Landberg, *Etudes sur les dialectes de l'Arabie Méridionale*, 1901, p. 399. Il publie l'un des deux dessins qu'un certain Sayyid Othman avait fait au XIXe siècle en y reportant l'appellation des étages.

³³Le bois utilisé, l'*Elb* ou *Sidr zzyphus* pousse dans le Wādi Do'an et le Wādi Hadramaut.

³⁴R.B. Serjeant, *Building and builders in Hadramaut*, Le Muséon, Louvain, 1949, pp. 275-284.

³⁵Depuis 1967, le gouvernement a entrepris de nombreux travaux: adduction d'eau amenant le comblement des puits intramuros, électricité et téléphone.

³⁶C. De Landberg, *Etudes sur les dialectes de l'Arabie*, p. 396.

³⁷Un *diriba*: 1.5 pied.

³⁸W.H. Ingrams, *House building in the Hadramaut*, *Geographical journal*, 85, p. 371, donne les mêmes mesures que M. De Sturler-Raemakers, *Towns and architecture of the Hadramaut*, *Royal Central Asian Journal*, Vol. 40, p. 246.

³⁹F. Stark, *Seen in the Hadramaut*, 1938.

4150 HS

**Estratto da:
« Storia della Città », 14 (1980)**

Electa Editrice